

Créatures de la nuit

Marco de Blois

Number 114, Winter 2003

Nuits du cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24648ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Blois, M. (2003). Créatures de la nuit. *24 images*, (114), 24–25.

CRÉATURES *de la nuit*

PAR MARCO DE BLOIS

Il y a une trentaine d'années, quand le magnétoscope domestique était encore un appareil annoncé dans les ouvrages de science-fiction, le *Ciné-club* de Radio-Canada constituait la principale ressource pour se familiariser avec les classiques du cinéma. Le *Ciné-club*, c'était le dimanche soir, 23 h, parfois plus tard. On s'enfermait alors dans sa chambre à coucher, devant le petit téléviseur noir et blanc remonté du sous-sol à l'insu des parents. Là, dans la nuit, la solitude, sans penser à l'école le lendemain, la cinéphilie prenait forme. Les enfants et les jeunes adolescents ont vu *La passion de Jeanne d'Arc*, *Le cuirassé Potemkine* et *Citizen Kane*. Ils ont vu aussi *Le cabinet du docteur Caligari*, le *Nosferatu* de Murnau et *Psycho*.

Les premières grandes créatures du cinéma d'horreur, Dracula et Frankenstein en tête, sont, elles aussi, nées de la nuit. Par la suite, tandis que le genre se définissait et consolidait ses codes, sont arrivés des nouveaux personnages à l'identité moins strictement nocturne (par exemple le tueur des séries *Halloween* ou *Scream*). Dans la foulée, l'horreur a connu l'hybridité, épousant à l'occasion les formes du film policier, de la comédie, voire du western. Pourtant, aussi bien pour le cinéma d'horreur que pour les cinéphiles, la nuit est restée un élément incontournable. En effet, les films d'horreur dignes de ce nom, qui ne se déroulent pas en tout ou en partie la nuit, sont rarissimes. Les cinéphiles ont besoin, quant à eux, pour regarder les films, de la salle obscure ou encore de recréer artificiellement la nuit dans leur salon en tirant les rideaux et en éteignant les lumières.



The Exorcist de William Friedkin.

Se pourrait-il qu'une catégorie de cinéphiles succombe au film d'horreur parce qu'ils y reconnaissent, nuit contre nuit, leur environnement de spectateur? Encore aujourd'hui, il suffit de passer au club vidéo et d'en rapporter un Carpenter ou un Craven, que l'on introduit dans le magnétoscope quand sonnent les douze coups de minuit, pour que le charme opère. Pour expliquer cette fascination de la nuit, ce phénomène d'intense communion nocturne, voici quelques hypothèses, puisées dans une mémoire où se mêlent fragments de série B, effluves de navets et quelques chefs-d'œuvre.

La nuit a un effet d'isolement sur les personnages et les spectateurs.

La peur se cultive dans la solitude. Imaginons la scène suivante. Une bande vidéo défile dans le magnétoscope. À l'écran, une

jeune fille, chez elle, s'occupe tranquillement de ses affaires. Après plusieurs minutes d'un suspense insoutenable, elle est attaquée par un psychopathe. Le meurtre est sanglant. Tout à coup, on distingue, à travers ses hurlements, un bruit étrange, qui ne semble pas surgir du téléviseur. On appuie sur «pause». On tend l'oreille. D'un pas inquiet, on va vers la cuisine et on entend le bruit une seconde fois. La plupart du temps, c'est un chat en rut qui miaule dans la ruelle ou le vieux réfrigérateur qui râle à fendre l'âme. Rassuré, on retourne devant le téléviseur, on appuie de nouveau sur «pause» et l'horreur reprend. Rassuré? Ces peurs domestiques, suscitées par l'effet d'isolement, ajoutent pourtant du piquant au spectacle.

The Silence of the Lambs comporte une scène traumatisante, qui joue sur l'idée d'isolement extrême dans un lieu plongé

dans le noir. Clarice Starling (Jodie Foster) explore le sous-sol de la maison du meurtrier dément. La scène se déroule le jour, mais dans un endroit clos, sans fenêtres. Le dément éteint discrètement la lumière, jetant la pièce dans l'obscurité complète. Starling ne peut plus rien voir, mais elle sait que le meurtrier est tout près d'elle. Pour que le spectateur puisse distinguer ce qui se passe, le réalisateur utilise astucieusement une caméra subjective qui adopte le point de vue du dément, lequel porte des lunettes lui permettant de voir dans le noir. On peut donc observer Jodie Foster, affolée, les yeux révoltés de terreur, tendant les bras pour essayer de se diriger dans le noir intégral. La frayeur est totale, car cette nuit est anormalement obscure, plus ténébreuse que toutes les nuits du monde.

La nuit camoufle les imperfections et le superflu.

Certaines salles de cinéma sont des merveilles d'architecture et de décoration opulente. À côté de ces palaces, il y a aussi les petites salles de banlieue, hideuses et construites en carton. À la maison, il peut y avoir sur le téléviseur une plante verte, un paysage accroché au mur, des bibelots partout et un bol de *chips* sur la table à café. Mais quand les lumières s'éteignent, peu importe le lieu, le décor se dissipe et ne reste qu'un lien direct entre les yeux du spectateur et l'écran.

La nuit fait disparaître ce qui importune le regard. Au cinéma, elle est utile aux techniciens des effets spéciaux, lesquels comptent sur le talent des chefs opérateurs pour accroître l'efficacité de leur travail. En effet, les costumes et les masques des monstres ont tous, ici et là, une couture ou une collure qui risque de révéler l'artifice. De même la maquette reproduisant un cadavre mutilé, faite de caoutchouc, de gomme à mâcher, de Vaseline et de morceaux de viande, apparaîtra plus authentique si on la camoufle dans un peu de pénombre.

En outre, c'est la nuit que Danny Torrance, le jeune héros de *The Shining*, de Stanley Kubrick, déjoue les plans meur-



The Silence of the Lambs.

triers de son père en imprimant des fausses traces de pas dans la neige. Le jour, le subterfuge n'aurait sûrement pas fonctionné. La nuit favorise la crédulité, au grand plaisir de tous.

La nuit est excitante puisqu'elle est propice aux maléfices et aux mystères.

Le réalisateur John Carpenter aime exploiter le plaisir masochiste de la nuit sans fin. Ainsi, dans *The Thing*, non sans perversité, le cinéaste situe l'action dans une base militaire de l'Antarctique, là où le soleil prend des mois à se lever. Isolés dans le froid et l'obscurité, les protagonistes sont tour à tour attaqués par une immonde créature, qui prend les traits de sa victime. La paranoïa s'installe alors et prend des proportions inouïes, tandis que les visions d'horreur se succèdent à la queue leu leu. Le cauchemar n'en finit pas, il s'étale dans la durée. Comme l'approche du jour n'est pas pour demain, cette nuit apparaît comme un trou sans fond, qui mène Dieu sait où et dans lequel tous s'engouffrent.

Pour le cinéphile, la peur primitive de la nuit se vit avec délectation, surtout lorsque la transgression est au rendez-vous, car, après tout, les désirs les plus inavouables s'expriment mieux quand il fait noir. Ainsi pourrait-on expliquer le succès de *The Exorcist*, de William Friedkin. Lancé en 1973 par la Warner, le film a ennobli le genre en le faisant passer de la série B à la série «A». L'essentiel se résume ici à un exorcisme opposant toute une nuit un prêtre et une adolescente possédée par Satan. Les scènes scabreuses sont légendaires: la pauvre vomit, urine, se masturbe avec un crucifix... On raconte – légendes urbaines ? – que les spectateurs de l'époque vomissaient, s'évanouissaient et que des ambulances les attendaient à la porte. Ce film a fort probablement été à l'origine d'un fort engouement pour la magie noire, le culte de Satan et la vente des planches de Ouija.

Depuis longtemps, la nuit s'apparente à un théâtre du bizarre, à des phénomènes inquiétants et inexplicables. C'est d'ailleurs quand elle sévit qu'ont lieu les rêves les plus envahissants. Ainsi, pendant un cauchemar, quand on s'éveille en sursaut, on jette autour de soi un œil inquiet afin de s'assurer que le film d'horreur mis en scène par le cerveau est bel et bien fini, mais, parfois, quand revient le sommeil, ce film reprend, subrepticement. La nuit est l'habitat naturel du cauchemar. Au cinéma, l'étrange se produit souvent quand il fait noir, comme si l'absence de lumière permettait à la raison de s'effondrer. Les cinéphiles noctambules se couchent d'ailleurs tard mais toujours avant l'aube, préférant sans doute prolonger l'expérience de la nuit dans le sommeil.

Devenu vampire vers l'âge de dix ans en regardant le *Ciné-club* de Radio-Canada, le cinéphile conserve un appétit insatiable pour la nuit. Elle est indispensable à sa santé. Le film d'horreur, au fond, lui rappelle le voyage initiatique et nocturne qui l'a conduit vers le cinéma. Vers le cinéma, cette créature qui se régénère la nuit. ■